

Christophe Martin

La philosophie des amants

Essai sur *Julie ou La Nouvelle Héloïse*

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université.

Les SUP sont un service de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN édition papier : 979-10-231-0715-9

Mise en page 3 d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

AVANT-PROPOS

Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas ?
Rousseau, *Émile*, livre V

« Était-ce donc à un philosophe, et à un philosophe qui se pique de rigidité, de faire un roman¹ ? » Aux yeux du jésuite Gabriel Gauchat, l'inconséquence de Jean-Jacques Rousseau est patente : rien ne semble plus contradictoire que d'avoir acquis la célébrité en se posant en sévère contempteur des mœurs, des arts et des sciences, d'avoir affirmé hautement vouloir « consacrer sa vie à la vérité² », et d'oser publier sous son nom un roman, genre qui semble voué à ne susciter que « des productions dénuées d'imagination, ou des ouvrages propres à gâter le goût, ou ce qui est pis encore, des peintures obscènes dont les honnêtes gens sont révoltés³ ». Qu'il y ait là une contradiction flagrante, ou du moins un paradoxe saisissant, Rousseau, on le verra, l'ignore moins que personne. Pour autant, l'idée de joindre de la philosophie au roman était alors loin d'être aussi incongrue que semble le supposer l'abbé Gauchat. « Ce ne sont pas seulement les lectures sérieuses qui sont utiles, écrit ainsi Montesquieu dans ses *Pensées*, mais aussi les agréables [...]. Il est [...] bon qu'on écrive sur tous les sujets et de tous les styles. La philosophie ne doit

- 1 Gabriel Gauchat, *Lettres critiques ou Analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion, tome dix-neuvième. Sur La Nouvelle Héloïse; sur Émile ou l'éducation*, Paris, chez Claude Hérisant, 1763, p. 12 et 15.
- 2 À la fin de la *Lettre à D'Alembert* publié en 1758, Rousseau n'avait pas hésité pas à affirmer : « *Vitam impendere vero*. Voilà la devise que j'ai choisie et dont je me sens digne » (*OC*, V, p. 120). La devise est empruntée à Juvénal (*Satires*, IV, 9).
- 3 Jaucourt, article « Roman, (Fictions d'esprit.) », dans *Encyclopédie*, t. XIV (1765), p. 342a.

point être isolée : elle a des rapports avec tout⁴ ». Il ne s'agit pas seulement, pour Montesquieu, de suggérer que toute production écrite peut être un moyen que s'approprie la philosophie pour diffuser un message, mais plus profondément, et conformément à l'esprit même des Lumières, que tout texte littéraire est, potentiellement, porteur d'une philosophie qui peut se déployer sans s'étayer sur une élaboration conceptuelle explicite. Le roman du XVIII^e siècle a souvent répondu à cette invitation, en s'efforçant de faire sortir la philosophie de son isolement scolastique ou doctrinal en accueillant libéralement les discours philosophiques les plus divers. Tant il est vrai qu'« il est peu de romans, au XVIII^e siècle, qui ne soient philosophiques dans leur propos le plus large⁵ ». Cette présence de la philosophie dans le roman, qui se manifeste par l'abondance de personnages de philosophes ou qualifiés comme tels⁶, se marque aussi et surtout par la prolifération de propos philosophiques : beaucoup de romans, au XVIII^e siècle, n'hésitent pas à s'autoriser de longs passages argumentatifs qui prennent la forme de réflexions de l'auteur ou du narrateur, de dialogues métaphysiques entre des personnages ou de longues dissertations à portée générale⁷.

Cette tendance générale est bien sûr facilitée par la liberté qu'offre la forme épistolaire, ainsi que Montesquieu l'avait noté dans ses « Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* » parues pour la première fois en 1758 : « dans la forme des lettres, [...] où les sujets qu'on traite ne sont dépendants d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman⁸ ». C'est peu dire que Rousseau, dans *La Nouvelle Héloïse*, a

4 Montesquieu, *Pensées*, n° 1261, éd. Louis Desgraves, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991, p. 420.

5 Jean Sgard, « Roman et philosophie au siècle des lumières », dans Michel Launay (dir.), *Jean-Jacques Rousseau et son temps. Politique et littérature au XVIII^e siècle*, Paris, Nizet, 1969, p. 211.

6 Voir Pierre Hartmann et Florence Lotterie (dir.), *Le Philosophe romanesque. L'image du philosophe dans le roman des Lumières*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007.

7 Voir Colas Duflo, *Les Aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2013.

8 Montesquieu, « Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* » [1758], dans *Lettres persanes*, éd. Edgar Mass, Philip Stewart, Catherine Volpilhac-Auger et alii; *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 1, 2004, p. 567-568.

largement tiré profit, lui aussi, de cet « avantage » : le roman se caractérise, en effet, par une profusion de développements théoriques les plus divers : sur l'opéra, sur le suicide, sur la gestion d'un domaine, sur la religion, sur le mariage, sur la pédagogie, sur les relations entre maître et domestiques, etc. Les lecteurs contemporains ont parfois été très critiques sur cet aspect du roman de Rousseau, et Voltaire n'a pas manqué de s'en gausser : « Toutes ces grandes aventures sont ornées de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. Jean Jacques a trouvé l'heureux secret de mettre dans ce beau roman de six tomes, trois à quatre pages de faits, et environ mille de discours moraux⁹ ». Dans sa préface aux *Sacrifices de l'amour* (1771), Claude-Joseph Dorat a, de son côté, tenu à se démarquer du modèle offert par Rousseau : « je n'ai pas non plus coupé l'intérêt (quel qu'il soit) par ces lettres épisodiques et fastueusement raisonnées qui forcent le lecteur à la discussion quand il ne voudrait se livrer qu'au sentiment¹⁰ ». Même un admirateur du roman comme Charles Pinot Duclos souligne que certaines lettres de la quatrième et de la cinquième partie feraient « un excellent traité séparé, mais qui ne sera pas lu avec tant de plaisir dans le lieu où il se trouve ; parce qu'il suspend un intérêt très vif¹¹ ». Pourtant, comme Colas Duflo l'a souligné, ces « dissertations participent, tout autant que la dernière partie édifiante, de l'ambition d'une transmutation du roman moralement douteux [...] en texte de sagesse¹² ». Surtout, comme en témoigne la correspondance abondante et enthousiaste suscitée par le roman, bien des lecteurs ont aussi pu percevoir les longs développements philosophiques que comporte le roman non comme de pesantes et ennuyeuses digressions, mais comme des éléments essentiels du projet romanesque et du plaisir esthétique procuré par l'œuvre. À l'évidence, les personnages de *La Nouvelle Héloïse* se disent autant par leurs idées que par leurs sentiments.

9 Voltaire, *Lettres sur La Nouvelle Héloïse ou Aloïsia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*, éd. Paul Gibbard, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 51, 2013, p. 233.

10 Dorat, *Les Sacrifices de l'amour*, éd. Raymond Trousson, Genève, Slatkine, 1996, p. 35.

11 Duclos à Rousseau, 22 novembre 1760 (CC, n° 1170).

12 C. Duflo, *Les Aventures de Sophie*, op. cit., p. 63.

Ce n'est pas toutefois sur ces énoncés philosophiques ni sur cette dimension explicitement dissertative de certaines lettres de la *Julie* que l'on souhaite insister dans le présent livre. Non seulement parce que cet aspect a déjà été bien étudié et que la plupart des lettres en question (sur le suicide, sur le jardin de Julie, sur l'économie domestique de Clarens, sur les vendanges, sur l'éducation, sur « l'art de jouir », etc.) ont donné lieu à de très nombreux commentaires¹³, mais parce que ce n'est sans doute pas là que se joue la dimension la plus profondément philosophique du roman de Rousseau. Il convient, en effet, de distinguer deux niveaux d'analyse pour appréhender la manière dont *La Nouvelle Héloïse* est travaillée par la philosophie : d'une part, un niveau explicitement spéculatif où le discours philosophique est imputable à un sujet de discours ou à des « figures de philosophe »¹⁴ et apparaît comme susceptible d'être nettement identifié et *isolé* au sein du discours de la fiction. Et d'autre part, un niveau sans doute plus difficilement saisissable où la réflexion philosophique procède non pas d'un sujet réfléchissant, mais de l'agencement même du discours de la fiction, des matériaux narratifs et des relations entre personnages. Ce champ relève moins de la philosophie *dans* la fiction que de la philosophie *de* la fiction. Dans *La Nouvelle Héloïse*, la dimension réflexive du récit s'étend bien au-delà d'énoncés réflexifs ou dissertatifs qui n'en constituent que la partie la plus visible, et à certains égards la plus superficielle. Plus que les énoncés philosophiques attribués à tel ou tel personnage, c'est l'écriture fictionnelle elle-même qui apparaît comme une activité intense, intellectuelle, et profondément *réflexive*, à la fois miroir du sujet et lieu d'interrogation critique. Loin de mettre en cause l'activité narrative, la réflexion semble devenir le lieu paradoxal de la narration elle-même, selon un travail complexe de réflexivité et de modélisation.

On peut ainsi lire, par exemple, *La Nouvelle Héloïse* comme un « traité des passions », ou une fiction expérimentale se donnant pour objet d'examiner ce qu'il en est la « *transmutation de l'amour en amitié* »,

13 Voir la bibliographie, p. 263-265.

14 Voir Pierre Hartmann, « "Où est ce philosophe ?" : la figure du philosophe dans *La Nouvelle Héloïse* », dans P. Hartmann et Fl. Lotterie (dir.), *Le Philosophe romanesque*, op. cit., p. 83-104.

le roman ayant pour ressort fondamental « le projet d’accomplir la transformation d’une “passion” dans une autre, et d’en étudier “expérimentalement” les conditions de possibilité »¹⁵. On peut aussi discerner une « expérimentation théorique¹⁶ » analogue (mais non identique) à celles que développent le second *Discours* ou l’*Émile*, et destinée à montrer, selon une méthode génétique, comment les normes éthiques procèdent des passions, sont enrichies de déterminations affectives et étendues aux relations intersubjectives¹⁷. Pour Rousseau, on le sait, la « théorie de l’homme » doit nécessairement se développer sous une forme narrative parce que la temporalité est essentielle au processus de formation de l’homme, que ce soit à l’échelle individuelle (ontogenèse) ou collective (phylogenèse)¹⁸. À ce point de vue, le roman d’amour (*Julie*) et le traité philosophique (*Émile*) que Rousseau a désigné comme « le roman de la nature humaine¹⁹ » partagent à bien des égards une même ambition anthropologique, fondée sur une perspective narrative et généalogique.

- 15 Étienne Balibar, « Aimances de Rousseau : sur *La Nouvelle Héloïse* comme traité des passions », dans *Citoyen sujet et autres essais d’anthropologie philosophique*, Paris, PUF, 2011, p. 164. Sur l’hypothèse d’une « relève » des traités classiques sur les passions par un discours romanesque qui apparaît désormais bien plus apte à prendre en charge une anthropologie passionnelle au sein de dispositifs fictionnels ayant une valeur expérimentale, voir C. Duflo, *Les Aventures de Sophie*, op. cit., p. 141-158.
- 16 Gabrielle Radica, « *La Nouvelle Héloïse* : une variation romanesque de l’anthropologie », dans *L’Histoire de la raison. Anthropologie, morale et politique chez Rousseau*, Paris, Champion, 2008, p. 712.
- 17 *Ibid.*, p. 709.
- 18 Sur l’importance de cette anthropologie du point de vue narratif chez Rousseau, voir Martin Rueff, *Anthropologie et poétique. La notion de modèle chez J.-J. Rousseau*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2001.
- 19 « Il m’importe fort peu d’avoir écrit un roman. C’est un assez beau roman que celui de la nature humaine. S’il ne se trouve que dans cet écrit, est-ce ma faute ? Ce devrait être l’histoire de mon espèce : vous qui la dépravez, c’est vous qui faites un roman de mon livre » (*Émile*, V, OC, IV, p. 777). Sur cette formule, voir Bruno Bernardi, « *Émile*, roman », dans Frédéric Brahami, François Calori et Louis Guerpillon (dir.), *La Fabrique de l’Émile*, Paris, Vrin, 2021 (à paraître). Sur l’importance de la fiction dans *Émile* et sur ses liens avec le paysage fictionnel de la période, voir aussi mon ouvrage « *Éducatifs négatifs* ». *Fictions d’expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

Chez Rousseau, une indéniable continuité relie le roman comme forme esthétique au roman comme « opérateur théorique²⁰ ».

L'intérêt de telles hypothèses de lecture est aussi de souligner la portée philosophique, souvent méconnue, des premières parties du roman, les commentateurs s'étant plutôt intéressés aux grandes lettres dissertatives des quatrième et cinquième parties. Car il y a bien, dans *La Nouvelle Héloïse*, une « philosophie des amants » ainsi qu'une authentique pensée de l'amour, même si Rousseau éditeur du recueil de lettres affecte souvent de traiter les discours philosophiques de Julie et Saint-Preux avec beaucoup de distance (la première préface présente ainsi Julie et Saint-Preux comme de « jeunes gens, presque des enfants, qui dans leurs imaginations romanesques prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau²¹ »).

12

Il ne s'agit certes pas d'oublier la distinction que l'on vient de poser entre philosophie dans le roman et philosophie du roman, et de faire de ces jeunes gens les porte-parole de la pensée de Rousseau. Mais encore faut-il « prendre au sérieux la philosophie sous-jacente²² » à leurs discours et à leurs actions. Rousseau « éditeur » de son recueil prend lui-même soin, on l'a dit, d'introduire une note à ce sujet : « La véritable philosophie des Amants est celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe ; un lecteur froid ne peut le souffrir²³ ». Bien sûr, une telle formule implique aussi que cette philosophie n'est vraie *que* pour les amants²⁴. Mais sa fonction n'en est pas moins de souligner une dimension essentielle de la lettre de Julie, ainsi sans doute que de la philosophie et de l'esthétique de la *Julie*.

20 Br. Bernardi, « *Émile*, roman », art. cit.

21 *La Nouvelle Héloïse*, Préface, p. 50.

22 Henri Gouhier, « La véritable philosophie des Amants », dans *Les Méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Vrin, 1984, p. 156.

23 *La Nouvelle Héloïse*, II, 11, p. 270.

24 Johanna Lenne-Cornuez, *Être à sa place. La formation morale du sujet dans la philosophie de Rousseau*, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 489.

De fait, la grande passion que vivent Julie et Saint-Preux, les amants de la « petite ville au pied des Alpes²⁵ » qui sert de cadre au roman, fait ressurgir immédiatement le mythe platonicien d'une destination commune de deux êtres dont l'union semble répondre à un décret du Ciel, ainsi que Julie l'écrit à Claire : « Ne crois-tu pas, chère amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre²⁶ ? » Saint-Preux le répète un peu plus tard : « Avant la tyrannie de votre père, le Ciel et la nature nous avaient unis l'un à l'autre²⁷ ». Les deux amants semblent moins se rencontrer que se reconnaître : « Je crus voir sur votre visage les traits de l'âme qu'il fallait à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servaient que d'organe à des sentiments plus nobles ; et j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyais que ce que je croyais sentir en moi-même²⁸ », écrit Julie à Saint-Preux dans la lettre où elle lui annonce avoir consenti à son mariage avec Wolmar. La convenance entre ces deux êtres est si profonde, la « conformité secrète entre [leurs] affections » est si parfaite, leurs manières de sentir et de voir sont si « uniformes²⁹ » que leurs âmes semblent avoir été arbitrairement séparées, aspirant d'autant plus fortement à une parfaite fusion : « Deux amants s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* et *moi* sont des mots proscrits de leur langue ; ils ne sont plus deux, ils sont un³⁰ ». Leur correspondance permet de mesurer l'intensité de cette passion dès les premières lettres qu'ils échangent, leur amour étant saisi non pas *in statu nascendi*, mais à un moment où il parvient enfin à s'exprimer, après un an de mutisme³¹. Alors que, dans la seconde partie, Saint-Preux doit s'exiler à Paris, ses lettres brûlantes

25 Selon la formule du titre original du roman : *Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*.

26 *La Nouvelle Héloïse*, I, 63, p. 219.

27 *Ibid.*, III, 19, p. 441.

28 *Ibid.*, III, 18, p. 408-409.

29 *Ibid.*, I, 1, p. 56.

30 *Ibid.*, VI, 7, p. 792. Sur cette convenance parfaite, voir Florent Guénard, « Convenances et affinités dans *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau », *Corpus*, 36, 1999, p. 123-140.

31 « Deux tendres amants passèrent ensemble une année entière dans le plus rigoureux silence : leurs soupirs n'osaient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendaient ; ils croyaient souffrir, et ils étaient heureux. À force de s'entendre, ils se parlèrent » (*La Nouvelle Héloïse*, III, 18, p. 423-424).

d'amour ayant été découvertes par la mère de Julie, la jeune femme lui rappelle que leur amour ne doit tendre qu'à un objet idéal : « rentre au fond de ton âme ; c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, et que nos passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer³² ». Dans le rapport de l'un à l'autre, Julie et Saint-Preux aspirent à leur propre perfection. S'aimer l'un l'autre, c'est d'abord, pour les deux amants, s'*enthousiasmer* pour ce « vrai beau » qui les anime. Ce qui fait la force de leur passion est que chacun d'eux reconnaît en l'autre une forme du Bien et du Beau, le rapport à l'aimé étant d'abord et avant tout accès à l'être et au divin.

14

À une lecture attentive, ce néo-platonisme paraît toutefois des plus singuliers. D'abord parce que, pour les amants de *La Nouvelle Héloïse*, les ardeurs les plus vives et les désirs les mieux sublimés se disent dans un seul et même langage : celui de l'embrasement. Les flammes qui épurent le désir sont aussi le signe de son incandescence inextinguible et la composante physique de la passion amoureuse subsiste dans son élan le plus spiritualisé³³. Surtout, l'amour véritable, chez les amants de Rousseau (en opposition radicale avec le libertinage qui est alors censé s'être imposé dans les mœurs de la bonne société et qui, *de facto*, règne dans la littérature romanesque contemporaine), a pour caractéristique essentielle d'avoir partie liée avec l'illusion. L'amour, chez Rousseau, n'est pourtant pas aveugle : « on a fait l'amour aveugle parce qu'il a de meilleurs yeux que nous et qu'il voit des rapports que nous ne pouvons apercevoir³⁴ ». Mais si l'amour véritable autorise cette extra-lucidité, le désir amoureux ne saurait pourtant s'enflammer sans l'imagination puisque son objet est (au moins partiellement) chimérique. Loin de le contester, Rousseau « assume l'illusion intrinsèque à ce processus de sublimation du désir et d'élévation de soi³⁵ ». L'« Entretien sur les romans », qui sert de seconde préface au

32 *Ibid.*, II, 11, p. 270.

33 Voir *infra*, chap. 6, p. 137-144.

34 *Émile*, IV, OC, IV, p. 494.

35 J. Lenne-Cornuez, *Être à sa place*, op. cit., p. 489.

roman, l'affirme sans ambiguïté : « L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être³⁶ ». Autrement dit, si le « vrai Beau » alimente la flamme de la passion amoureuse, il n'existe pas, contrairement à l'Idée platonicienne, en dehors de l'imagination des amants : « tout n'est qu'illusion dans l'amour ; je l'avoue ; mais ce qui est réel ce sont les sentiments dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer³⁷ ».

Chez les amants animés par l'amour véritable, la puissance créatrice de l'imagination chimérique a aussi une vertu compensatrice : « ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes ; ils se détachent du reste de l'univers ; et créant entre eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau³⁸ ». Or, cette fonction de l'imagination et de la chimère est exactement celle qui prélude aussi à l'écriture du roman. Le monde imaginaire et parallèle que se créent les amants, en raison de la frustration que réserve ce monde-ci, est, si l'on en croit le récit du livre IX des *Confessions*, le miroir de celui que s'invente Rousseau une fois installé à l'Ermitage au printemps 1756. C'est, en effet, au flux imaginaire d'un désir sans objet que Jean-Jacques s'abandonne lorsqu'il s'aperçoit qu'à l'âge mûr, il n'a pas encore connu les délices de l'amour. L'« impossibilité d'atteindre aux êtres réels » le jette alors « dans le pays des chimères »³⁹. Rousseau en vient à créer des objets fictifs conformes à ses désirs et inspirés de jeunes filles autrefois rencontrées dans sa jeunesse. C'est ainsi que seraient nées les premières lettres de la future *Julie* : « Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offraient, et rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré⁴⁰ ». La fonction de l'imagination dans la création rousseauiste est ainsi exactement analogue à celle de l'illusion chez les amants véritables.

36 *La Nouvelle Héloïse*, « Entretien sur les romans », p. 912.

37 *Émile*, V, OC, IV, p. 743.

38 *La Nouvelle Héloïse*, « Entretien sur les romans », p. 914.

39 *Les Confessions*, IX, OC, I, p. 427.

40 *Ibid.*, p. 431.

Cet effet de translation du créateur aux créatures de son invention ne se limite pas aux premières parties et à la peinture de l'amour véritable entre Julie et Saint-Preux. Dans la dernière partie du roman, alors que Julie de Wolmar est entourée de toute la communauté de Clarens dont elle est la souveraine unanimement reconnue, elle en vient à proférer des énoncés qui font plus nettement écho encore à ceux du livre IX des *Confessions* : « Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, que hors l'Être existant par lui-même il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas⁴¹ ». Julie parle ainsi le langage qui sera celui de Rousseau évoquant le vide intérieur qu'aurait comblé le recours au souvenir, à l'imaginaire, puis à l'invention de *La Nouvelle Héloïse*. C'est que le bonheur de Clarens entraîne paradoxalement la découverte de l'ennui et du vide, selon un mécanisme à la fois psychologique et anthropologique dont l'explication la plus précise est sans doute donnée dans des formules de l'*Émile* où l'on retrouve exactement les mots de Julie : « L'imagination qui pare ce qu'on désire l'abandonne dans la possession » ; aussi n'y a-t-il « rien de beau que ce qui n'est pas »⁴². L'inexistant est donc la condition du désir, qui se nourrit de l'imaginaire. Mais la puissance créatrice de l'imagination et de la chimère n'en produit pas des effets moins tangibles dans la réalité⁴³. En témoigne en particulier l'extraordinaire retentissement de *La Nouvelle Héloïse* sur les lecteurs contemporains de Rousseau⁴⁴. Le roman, produit de la chimère, n'a pas qu'une fonction compensatrice. Il est aussi doté, on le verra, d'une extraordinaire vertu prospective et modélisante. La figure fictive qu'est Julie, produit elle-même de ce vide qui exige compensation et recours à

41 *La Nouvelle Héloïse*, VI, 8, p. 812.

42 *Émile*, V, OC, IV, p. 821 (je souligne).

43 « Le désir d'infini présent dans les relations intersubjectives peut tout à fait être pensé comme une fonction du moi et non pas comme l'effet d'un infini réel sur moi. [...] [I] n'est pas nécessaire que l'idée de dieu représente un être réel pour produire des effets réels » (Francine Markovits, « Rousseau et l'éthique de Clarens. Une économie des relations humaines », *Stanford French Review*, 15, 1991, p. 339).

44 Voir en particulier l'anthologie de lettres adressées à Rousseau réunies par Raymond Trousson : *Lettres à Jean-Jacques Rousseau sur « La Nouvelle Héloïse »*, Paris, Champion, 2011.

la chimère, est toutefois privée des ressources de l'écrivain, fût-il devenu romancier malgré lui. C'est l'expérience religieuse et l'amour de « l'Être existant par lui-même » qui, chez elle, sont censés combler ce sentiment de vide que le monde existant réserve aux âmes sensibles et avides d'aimer. La lettre posthume de Julie révèle pourtant que cette expérience, plus ou moins teintée de mysticisme, ne permet pas d'accéder (en tout cas pas dans ce monde-ci) à la plénitude et au bonheur. Autrement dit, Rousseau situe à l'origine de *Julie* ce même ennui et ce même vide dont meurt Julie et qui clôt sa *Julie*. Mais entre ces deux vides se déploie l'espace du roman : celui d'un univers de possibles que le monde « réel » s'obstine aveuglément à dénier.

Au-delà donc d'un platonisme à vrai dire très singulier, l'hypothèse centrale du présent livre est que cette « philosophie des amants », qui porte Julie et Saint-Preux, puis toute la communauté de Clarens, à (se) créer un monde imaginaire et parallèle à ce monde-ci, est aussi le ressort poétique et philosophique le plus essentiel de *La Nouvelle Héloïse*. Avec cette « philosophie des amants », il y va, en effet, du roman tout entier : depuis les images enchanteresses qui auraient saisi Rousseau et fait de lui un romancier malgré lui, jusqu'à la préparation méticuleuse des estampes destinées à orner la première édition, en passant par la fonction déterminante des « opiniâtres images » mentales qui, tout au long du recueil, obsèdent les amants, tout invite à faire de la puissance de l'imagination et des chimères un principe essentiel de *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. C'est cette trajectoire qu'il s'agit désormais de suivre : moyen de lire ce qui est sans doute le plus grand roman français du XVIII^e siècle à la lumière de ce que Rousseau a lui-même appelé son « système », non sans indiquer, chemin faisant, les « lieux » du roman où la fiction en propose, en somme, une mise à l'épreuve critique.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Chapitre 1. <i>Julie</i> ou la nouvelle Galathée ? Le roman du roman.....	19
La retraite.....	22
Le vide.....	23
Les chimères.....	25
Figuration et fixation.....	27
Chapitre 2. La mémoire du roman.....	41
Romans ébauchés.....	41
Subjectivation romanesque.....	44
Intertextes romanesques et mémoire du roman.....	47
Chapitre 3. le roman et le « système ».....	73
« Un objet de mœurs ».....	74
Le roman comme « opérateur théorique ».....	85
Chapitre 4. En haine de <i>Julie</i> : nouveauté du roman.....	99
Fautes de langue et défauts de style.....	102
Déficiences de composition et aberrations narratives.....	106
Chapitre 5. « Parabole immobile » : le commencement et la fin.....	117
Diptyque.....	117
Orchestration et effet de <i>twist</i>	122
Un roman « contemporain de tous ses moments ».....	129
Chapitre 6. L'empire des sens.....	135
Des feux que rien ne saurait éteindre.....	137
Retours de flamme.....	144
Chapitre 7. Clarens ou la nature suppléée.....	159
De l'ordre de la nature à « l'art perfectionné ».....	160
Le jardin de Julie.....	164
L'éducation des enfants.....	168

Chapitre 8. Les « monuments des anciennes amours »	177
« Opiniâtres images »	177
<i>Ars oblivionalis</i>	181
Deuil et mélancolie.....	186
Chapitre 9. Une histoire du secret	195
L'apocalypse du secret.....	196
L'impératif du voile.....	200
Stratégies du secret.....	203
Jardins secrets.....	208
Chapitre 10. <i>Anch'io son pittore</i> : la couleur, l'image.....	215
Des pouvoirs de la couleur.....	215
L'invention des estampes.....	229
Épilogue.....	249
Bibliographie.....	251
Éditions modernes.....	251
Manuscrits.....	252
Illustrations.....	252
Études critiques.....	252
<i>La Nouvelle Héloïse</i> : index.....	273
Index des autres œuvres de Jean-Jacques Rousseau.....	275
Remerciements.....	277
Éditions de référence et abréviations.....	278
Table des matières.....	279